

De dorer nuit et jour sa facile existence,
 De prévoir ses besoins mieux que la Providence,
 De le nourrir sans frais, de soulager ses maux,
 Juste, il faut que ce soit un peuple d'animaux!

BARTHÉLEMY ET MÉRY.



UNE MAISON

DE LA RUE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.



Les hommes portent quelquefois en eux des affections dont ils se rendent assez peu compte, mais ils ont beau leur opposer des intérêts façonnés en opinions, la conscience parle, et les affections primitives triomphent secrètement : c'est la fleur du saxifrage qui se fait jour à travers le granit d'un rocher. On les cache, on ferme bien hermétiquement son âme; on va jusqu'à les

renier, si le besoin de popularité en fait une loi; c'est à faire pitié!... Je puis avouer les miennes tout haut : j'aime ardemment la liberté, je crois qu'elle est la source de tous les biens, je lui ai voué ma vie, mon obscure et impuissante vie; mais aussi je repousserais l'abus tyrannique de la liberté plus que la tyrannie elle-même; le despotisme au nom de la liberté est le plus honteux de tous les despotismes; mieux vaut le despotisme à nu, on peut l'attaquer sans scrupule et de front.

J'ai donc eu toujours en haine les hommes qui, en provoquant d'odieux excès populaires, ont retardé le succès de la cause des nations. Se déclarer ouvertement contre eux, se jouer de l'échafaud pour les punir, me paraît le sublime du dévouement. Aussi ai-je au cœur une vive et tendre admiration pour le nom et la mémoire de Charlotte Corday.

Endormie par des chagrins et par les agitations dont nos journées sont aujourd'hui remplies, cette affection s'est réveillée, au dernier salon, devant le tableau de M. Henri Scheffer. Sa *Charlotte* est si bien celle que j'avais rêvée! l'imagination du peintre m'a si bien révélé ce que je cherchais!

J'ai souvent regretté de ne rien posséder de

ce qui eût appartenu à Charlotte; j'ai souvent regretté de ne pas savoir quels escaliers ses pieds avaient foulés, où elle avait porté le coup, où elle s'était sacrifiée à une conviction. Je sus enfin que l'appartement de Marat était dans la rue de l'École de Médecine. Un jour, je m'arrêtai devant la maison qui est à l'angle de la rue du Paon : « Ce doit être là! » me dis-je.

Car je m'imaginai qu'une action aussi grande avait dû nécessairement se passer dans la maison la plus remarquable de la rue. C'est notre nature; nous sommes d'abord saisis par les objets extérieurs, et l'œil est presque toujours pris avant l'intelligence et l'imagination, qui ne sont alors que ses très-humbles servantes. Cette maison m'avait frappé par son antique et singulière architecture; une allée sombre, des fenêtres étroites, une tourelle hexagone, tenue en l'air par des soubassements voûtés, surmontée d'un toit conique et d'une aiguille en fer, qui s'échappe d'un massif de plomb bizarrement travaillé... « Oh! ce doit être là? » me dis-je.

La nuit tombait; les concierges d'une autre maison étaient assis sur leur porte encore ouverte, causant, prenant leur part de la fraîcheur et de la bien douce oisiveté d'une soirée d'été; je les abordai : « N'est-il pas, leur dis-je, quel-

que souvenir historique attaché à la maison du coin ?

— « Monsieur, me répondit la femme, c'est la plus vieille du quartier, et c'est un épicier qui l'occupe; voilà!

— « Mais savez-vous si elle a été habitée par un personnage célèbre, par Marat ?

— « Je ne le connais pas, monsieur.

— « Attendez, s'écria le concierge, Marat... Marat a été assassiné dans un bain; donc c'est à l'établissement des bains de la rue du Paon, qui est à deux pas, un fort bel établissement; voyez-y. »

Je les remerciai, en réprimant un sourire involontaire, et je me retirai. C'était un dimanche, le magasin de l'épicier était fermé, j'ajournai mes renseignements.

Le lendemain, la réponse de l'honnête marchand, que je trouvai à son comptoir, détruisit mes prévisions; je sortis, non sans jeter un regard sur la vieille tourelle. Décidé que j'étais à poursuivre mes recherches, j'entrai dans la maison voisine, au numéro dix-huit; porte cochère haute et légèrement cintrée; petite cour, peu aérée; un puits à l'un des angles; rien que de fort ordinaire.... A peine eus-je prononcé le nom de Marat, que le portier me dit : « C'est ici, mon-

sieur. » Alors tout se revêtit autour de moi d'une teinte lugubre; l'imagination, dupée la veille, prenait sa revanche, elle agrandissait, elle assombrissait tout, elle examinait les lieux à travers ses pensées; et la mesquinerie vulgaire du local leur donnait même plus de force et d'activité. Rien de tel que les contrastes pour un rêveur.

C'était à la porte de cette loge obscure que sans doute Charlotte Corday a dit : « Le citoyen Marat est-il chez lui ? » Et le portier voyant cette jeune fille belle, imposante, souriant à demi, n'avait pas pris de défiance. Comment accommoder l'idée d'un meurtre avec celle d'une jolie femme dont les grands yeux noirs ont un éclat humide et parlant, dont la taille riche, élégante, et développée, le teint d'un blanc pur, les dents brillantes, nacre voluptueuse dans une bouche entr'ouverte, ont un charme à émouvoir l'être le plus grossier? Comment imaginer un couteau sous une robe qui dessine des formes harmonieuses, suaves; une pensée de sang dans cette tête si séduisante, si noblement posée, si calme; une résolution si terrible dans un cœur où l'on ne soupçonnerait qu'un amour rendu timide par la chasteté. Et ce jour-là, sans doute, sa toilette respirait une sorte de coquetterie simple et sublime; elle avait besoin de donner bonne opi-

nion d'elle aux personnes qui l'introduiraient : elle savait qu'on ne commet pas deux fois un tel assassinat; qu'on laisse sa vie dans la plaie qu'on a faite; qu'un tel acte est un admirable suicide en faveur d'une pensée; elle le savait, elle ne fuirait pas, et quand elle serait arrêtée, que de regards se promèneraient sur elle!... Son père était gentilhomme; elle nourrissait dans son âme un républicanisme chaleureux, mais poli, pur comme elle, comme elle gracieux; elle ne pouvait oublier tout cela, et la toilette d'une femme, dans les circonstances importantes de la vie, résume, pour ainsi dire, sa manière d'être et ses idées habituelles. Oh! qu'elle était belle! un large ruban vert soutenait ses cheveux lisses et un chignon d'où s'échappaient des boucles onduleuses¹! Et ce front d'une blancheur animée, et cet air de décence, ces lèvres fraîches.... Qui donc eût imaginé que cette main délicate allait être tachée de sang?

— « Rien n'a été changé dans la distribution des appartements depuis ce jour-là, » me dit le

¹ Les détails du récit historique sont d'une scrupuleuse vérité; ils m'ont été donnés par un témoin oculaire. Je lui demandais si Charlotte était belle. — « *O! monsieur, s'écria-t-il, avec un geste expressif, il n'y en a plus ainsi!...* » Ce souvenir ranimait le vieillard.

portier qui souriait à me voir immobile et l'œil fixé sur le seuil.

— « Je suis curieux de toutes ces maisons célèbres, répondis-je, et je désirerais visiter celle-ci? » A ce mot de célèbres, prononcé avec intention, il porta la main à son bonnet de coton, et sa femme se leva. La vanité se loge tout aussi bien chez un portier que chez un pair de France, ou un poète. Et pourquoi pas?

— « Marat, me dit-elle, a été assassiné au premier étage, dans un cabinet qui donne sur la cour.

— « Ne peut-on le visiter?

— « Les locataires sont absents, et la domestique ne saura guère vous répondre. » Et elle monta devant moi.

L'escalier est en pierres, assez large, et orné d'une rampe en fer. Nous entrâmes: « Les tapisseries seules ont été renouvelées, me dit-elle, mais attendez-moi, il faut que je prévienne la domestique. » Elle me laissa dans l'antichambre; je fus heureux d'être seul et de me recueillir un peu. Il est des sensations qu'on aime à savourer goutte à goutte comme un vin rare et généreux.

Marat était bien mal logé! Antichambre mesquine, fenêtres lourdes à vitres étroites et dont la partie inférieure se relève sur l'autre en glis-

sant dans une coulisse; Marat était pauvre: il y avait du désintéressement dans cette âme agitée jusqu'au délire, et enivrée de l'importance que son cynisme sanguinaire lui avait donnée; il avait foi dans la guillotine; c'était l'autel de sa religion politique. Apôtre fanatique de sa hideuse liberté, il était bien plus l'homme de la terreur que Robespierre, qu'il gênait par ses saillies furibondes. Marat était le secret vivant de 93; il disait tout haut et avec emportement ce que Robespierre pensait: qu'il fallait que la République tuât tous ses ennemis pour n'être pas tuée. C'était horrible, effrayant, mais, dans leur atroce système, cela était... Malade, le sang brûlé d'une fièvre inflammatoire, couvert d'une lèpre vive, il dénonçait alors, dans ses feuilles qu'on eût dit écrites avec le virus ensanglanté qui décollait parfois de son corps, Biron, Custine, et les Girondins réfugiés à Caen, où Wimpfen avait commencé cette guerre si molle du Calvados.

Charlotte crut que la Gironde si éloquente, si belle à développer ses théories fédéralistes, mais si faible dans l'action, arracherait la France des mains ensanglantées de ces Montagnards dont la voix terrifiait, ou galvanisait, et centuplait ainsi les forces du corps social. Erreur ou non, la pensée de Charlotte Corday était grande!

C'est donc ici qu'elle attendit et demanda avec de vives instances la faveur d'être introduite auprès du citoyen représentant; une jeune femme lui refusa la porte. C'est ici, près de ce chambranle que je touche, où elle a peut-être posé la main... Oh! non, elle ne tremblait pas, elle n'avait pas besoin de s'y appuyer.

Quels trésors d'amour et de dévouement dans cette âme, si elle eût aimé! Mais elle avait prodigué toutes ses riches facultés à la liberté, à la république qu'elle rêvait pure, forte, brillante de talents et de vertus; elle n'avait plus rien à donner à d'autres affections, cette âme féconde s'y épuisait. J'avoue que, pour mon compte, je serais fâché qu'elle eût aimé ou ce Belzunce, massacré à Caen après une dénonciation de Marat, ou ce Barbaroux, l'Antinoüs du parti girondin; je l'en aimerais moins, j'y verrais une vengeance; ce serait une femme comme il y en a tant, avec un degré d'exaltation de plus; je serais désolé de rencontrer un amour terrestre entre elle et moi, qui l'admire si passionnément. Ces petites anecdotes inventées par de petites âmes échouent devant les faits. Elle n'a pas connu Belzunce, elle vivait retirée à Caen chez un ami, et n'y avait guère vu Barbaroux que pour lui demander une lettre de recommandation; puis

elle a pris soin de dire elle-même : « Nous sommes
« si bons républicains à Paris que l'on ne con-
« çoit pas comment une femme inutile, dont la
« plus longue vie ne servirait à rien, peut se sa-
« crifier de sang-froid pour son pays. »

Je tirai de ma poche des notes que j'avais re-
cueillies... La portière rentra avec la domestique
des locataires de l'appartement :

« Permettez, dis-je à mes deux *cicerone*, per-
mettez ! Il faut ici procéder avec ordre et di-
gnité. » Mon costume noir, ma figure pâle, mon
recueillement un peu solennel... Elles restèrent
immobiles, et je lus mes notes à mi-voix :

« Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armands, née
à Saint-Saturnin, près de Caen, âgée de vingt-
cinq ans moins quinze jours.

« Toute sa vie est en quelques lignes, mais ces
lignes suffisent à son immortalité ; qu'importe
de sa vie ce qui est vulgaire ? elle eut trois jours
de sublimité, et d'une sublimité naïve, simple et
réfléchie, trois jours qui valent des millions
d'existences.

« Elle vient à Paris au commencement de juil-
let 1793, après avoir écrit à son père qu'elle
allait chercher en Angleterre le repos et la sûreté
qui lui manquaient en France. Mensonge noble
et touchant.

« Elle descend dans la rue des Augustins, à
l'hôtel de la Providence.

« A peine arrivée, elle va chez M. Duperret,
député, ami de la Gironde ; il était à table ; il
dînait ; elle se fait introduire ; elle le prie de lui
accorder un instant d'entretien ; ils passent dans
une pièce voisine, et là, elle lui donne des nou-
velles des réfugiés du Calvados, lui remet une
lettre de Barbaroux, puis interroge ses intentions
politiques, son courage, et l'excite vainement
à se réunir aux Girondins. Elle a peut-être senti
qu'elle s'adresse à un homme médiocre, irrésolu,
alors elle le prie seulement de l'accompagner
chez le ministre de l'intérieur ; elle veut y rem-
plir une commission, et réclamer, au nom de
mademoiselle Forbin, chanoinesse, son amie,
retirée en Suisse, des papiers importants. Du-
perret promet, elle se lève ; on lui offre de se
rafraîchir, elle refuse, et sort avec une dignité
polie.

« Le lendemain M. Duperret va à l'hôtel de la
Providence, elle l'attendait ; ils se rendent au
ministère. Le ministre républicain n'était pas
visible.

« Suivent quelques jours où ses actions échap-
pent aux recherches, jours de rêveries profon-
des, et qui, s'ils nous paraissent vides, ont dû
être pleins d'émotions pour elle.